

Brèves littéraires

Brèves

Rouge, blanc, bleu sans toi

Monique Michaud

Numéro 68, automne 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4905ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Michaud, M. (2004). Rouge, blanc, bleu sans toi. *Brèves littéraires*, (68), 60–62.

MONIQUE MICHAUD

Rouge, blanc, bleu sans toi

Au tournant du jour, je te cherche, mon amour. Je scrute la ligne d'horizon, du temps perdu, vieux réflexe de femme de marin. Hélas, au-delà de l'anse, seule une détresse bleu noire m'atteint, jetée par la mer impie et cruelle. Si cruelle.

Sur le manteau du foyer, j'ai déposé ta chaîne en or, le jonc de nos fiançailles et ta montre aux aiguilles dorénavant immobiles. Un silence pétrifié étouffe la pièce. Dans ma berceuse, je tricote serré, maille à l'envers de toi, maille à l'endroit de moi, et les arceaux de la chaise oscillent entre rien et toi. Caraquet bâille, l'engourdissement attend notre village, car la saison des huîtres achève ; bientôt, « l'aguicheuse des matelots » quittera ses vélums bleutés pour ses gris lainages. L'anse gèlera. Tu disais, l'œil coquin : « On passera l'hiver sous la couette. »

Je vague à l'âme en berçant mon secret et bascule incessamment dans l'autrefois. Me voilà courant pieds nus vers ta goélette, accompagnée du perpétuel fracas des vagues. Chaque jour, chaque heure, je savais t'attendre. J'aimais t'espérer. Car, même sous les vents périlleux, entre la grève d'écume et l'océan, nous étions avides — et si jeunes — à nous aimer comme des gitans. Mon cœur battait fort. Tu glissais

en moi, je respirais ton parfum de sel, j'ondulais des reins en fixant tes yeux clairs. Tes yeux louchant d'amour me bouleversaient.

Les jours de vents calmes, je rôde sur le rivage gelé. Que sera mon avenir? J'étais si fière d'entamer ma vingtaine auprès de toi, mon bel Acadien... J'écrase des mottes qui, sous l'impact de ma botte, se pulvérisent comme ma rage qui explose. Pourquoi, mon amour? Pourquoi?

Quand la traîtresse t'a vomi quatre jours après sa colère démentielle, j'ai réclamé le silence autour de toi et moi. J'ai caressé, embrassé et enveloppé ton corps-noyé-mauve-blanc revenu des profondeurs océanes. Appréhendant cent ans de solitude, j'ai dégringolé dans le trou noir de ma peine et hurlé ma haine des hautes marées d'automne.

* * *

Je te préviens! J'ai tout prévu, il ne pourra pas, lui, me laisser agoniser dans une douleur stagnante puisque je balancerai ton grément au fond du puits. Et je donnerai le reste. Et je crierai : « Assez ! ». Il n'y aura plus d'absent. Ni inquiétude, ni regard vers le large à scruter les mâts qui rentrent au port.

Au printemps, j'aurai terminé la longue écharpe de laine. Je l'enroulerai autour de mon cou givré. J'installerai ta photo sur le manteau du foyer et mes yeux assoiffés de toi plongeront dans les tiens. Je porterai, sur mon cœur, ta chaîne dans laquelle j'aurai enfilé l'anneau de notre amour: ils m'insuffleront le courage de quitter ma parenthèse blanche pour

marcher dans l'air devenu tiède, jusqu'au cimetière marin où flotte notre drapeau tricolore.

Au portillon d'entrée, je dévisagerai l'ange de pierre qui garde les lieux. Je déposerai mon bouquet, m'agenouillerai et murmurerai une très courte prière avant de te confier mon secret : « Il aura tes yeux bleus, j'en suis persuadée. C'est à l'été, mon amour, que naîtra notre fils. »